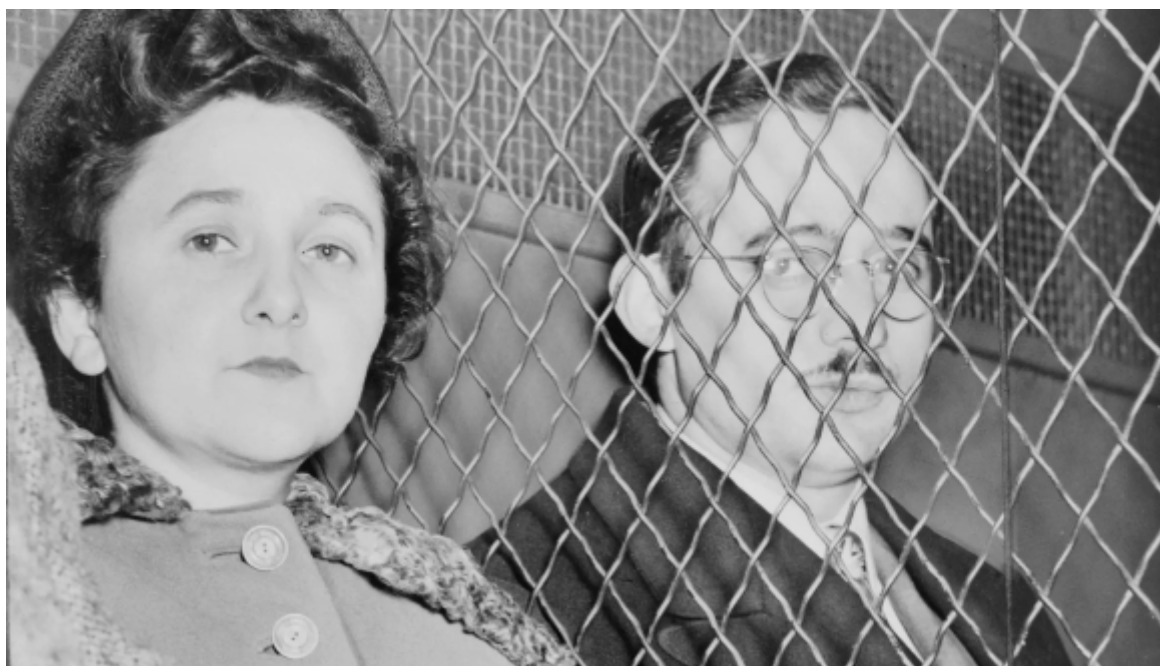


La naissance d'une nation : quelques réflexions sur le colonialisme et le fascisme aux États-Unis



Auteur : José Ernesto Nováez Guerrero (Source Cubadebate)

Juin 2023 marque le 70e anniversaire de l'emprisonnement injuste et de l'exécution des Rosenberg.
Photo : Getty Images.

Le mois de juin 2023 a marqué le 70e anniversaire de l'emprisonnement et de l'exécution injustes des Rosenberg. Famille de la classe ouvrière aux idées de gauche, ils ont été victimes du contexte de la guerre froide et de la nature nettement axée sur les classes sociales de la justice aux États-Unis. Leur mort s'ajoute à une longue liste de victimes de la classe ouvrière dans le long processus de développement, de maturation et de consolidation du capitalisme aux États-Unis et de la configuration impérialiste de sa politique intérieure et étrangère.

En toute lucidité, Ethel Rosenberg déclarait dans une de ses lettres écrites depuis la prison : "Nous sommes les premières victimes du fascisme américain". Et elle écrivait cela à une époque où, paradoxalement et dialectiquement, les États-Unis avaient atteint le sommet de leur hégémonie en tant que puissance, étant le vainqueur incontesté de la Seconde Guerre mondiale, et, précisément à cause de cela, la nation était plongée dans une hystérie anticomuniste exprimant la peur profonde de perdre cette hégémonie.

Récemment, les activistes du People's Forum de New York et d'autres organisations ont dénoncé la demande du sénateur républicain Marcos Rubio au département de la justice d'enquêter sur eux, dans un geste clairement maccarthyste de persécution et de harcèlement. Le même esprit, à deux époques différentes, avec des buts et des objectifs similaires.

Le maccarthysme a été l'une des formes idéologiques dans lesquelles se sont exprimées les craintes d'une classe moyenne dont la situation économique, dans la seconde période d'après-guerre, était celle d'une prospérité sans précédent et dont la vision du monde était marquée par une peur profonde de perdre cette prospérité.

Mais le maccarthysme est aussi l'expression de la peur profonde des élites économiques et politiques américaines à l'égard de toutes les forces qui revendiquent le droit à une nation véritablement plus équitable, inclusive et démocratique. Pour comprendre la nature de ce phénomène, il faut le mettre en relation avec le colonialisme et le fascisme, phénomènes qui constituent l'essence de la configuration politico-libérale spécifique d'aujourd'hui.

Colonisation, race et fascisme

Le processus d'expansion coloniale européenne qui a commencé au XVe siècle a non seulement fourni les conditions pour le développement définitif du capitalisme en tant que système mondial de domination au service du capital, mais a également confronté les Européens à la réalité de peuples et de cultures qu'ils ont dû soumettre à leurs besoins particuliers d'appropriation et de production.

L'arrivée de l'homme européen en Amérique, en Afrique ou en Asie impliquait non seulement des entreprises commerciales, qui en tant que telles devaient rapporter des dividendes, mais aussi la nécessité concrète d'expliquer les raisons de leur domination sur l'autre. Dans une Europe à l'aube de la Renaissance, l'humanisme et les courants les plus lucides et rationnels de la scolastique tardive rendaient nécessaire d'expliquer la nature de ces nouveaux êtres nouvellement découverts pour l'homme occidental, et de le faire d'une manière qui ne soit pas en contradiction avec les intérêts et les affaires de la couronne, de la papauté et des élites financières qui armaient, bénissaient et légiféraient au profit de l'entreprise coloniale.

L'idée de race (selon Aníbal Quijano) est née comme un outil utile pour expliquer la supériorité de certains peuples sur d'autres. Il ne s'agit plus de la simple supériorité de la civilisation sur les barbares, à la manière de l'Antiquité, mais de l'assujettissement d'une race supérieure à des races inférieures, biologiquement incapables de s'élever de leur condition et qui, par conséquent, doivent travailler au service de la race supérieure et, ce faisant, recevoir la culture, la langue et la religion des peuples "civilisés".

Cette discrimination raciale utile, dont la couleur de la peau constituait une ligne de démarcation claire, permettra l'exploitation brutale de millions d'êtres humains au profit du développement capitaliste en Amérique et dans d'autres parties du monde. Après avoir épuisé, par la maladie, la famine ou l'extermination, les populations indigènes du continent américain, les conquistadors ont entamé, avec grand profit, le processus de transfert massif d'hommes, de femmes et d'enfants de leurs terres africaines vers ce que l'on appelle le Nouveau Monde.

Dans son beau livre *Historias del Paraíso* (Monte Ávila Editores, 2022), le Vénézuélien Gustavo Pereira fournit quelques chiffres qui peuvent aider à se faire une idée de l'ampleur de la traite des êtres humains du XVIe au XIXe siècle et, bien qu'il soit extrêmement difficile de donner des chiffres exacts sur les dimensions totales de cette entreprise criminelle, il ose donner une estimation de plus de cent millions d'êtres humains qui, sur une période de plusieurs siècles, ont traversé l'océan, entassés sur des navires, humiliés et malades.

La discrimination raciale est à l'origine de tout le système de domination colonial et néocolonial sur lequel l'Occident a construit son hégémonie. Cette discrimination s'est reproduite chez les assujettis eux-mêmes et dans les nouvelles sociétés issues des guerres d'indépendance et des processus de décolonisation de la seconde moitié du 20ème siècle. Les élites locales, condamnées à une place complémentaire dans l'architecture de la domination mondiale, ont maintenu leur domination dans leur propre pays sur la base des mêmes préjugés raciaux et ethniques.

L'une des racines du fascisme moderne réside dans cette idée de la supériorité raciale d'un peuple ou de plusieurs peuples sur d'autres et dans les nombreuses théories qui justifient "scientifiquement" les conditions spéciales de certaines races ou les limitations chroniques d'autres. Au-delà des modes d'expression propres à la réalité dans laquelle ils se sont développés, le fascisme du XXe siècle et son pendant du XXIe siècle ont en commun : la conviction totale de leur supériorité culturelle et sociale sur les autres peuples, le mépris et l'incompréhension des différences culturelles, la légitimation des entreprises impérialistes de domination et la négation de tout acte de barbarie commis par sa propre culture. Il n'est donc pas surprenant que, pas plus tard qu'en août 2018, le profil Twitter du parti d'extrême droite Vox, l'un des champions du néofascisme européen en Espagne, ait justifié l'entreprise coloniale dans les termes suivants :

"L'Espagne n'avait pas de colonies, elle avait des provinces d'outre-mer. Isabelle Ire de Castille voulait mettre fin à l'esclavage. Les conquistadors espagnols ont mis fin aux sacrifices humains. L'empire s'est construit à parts égales entre Espagnols et Indiens". (1)

Le néocolonialisme en tant que forme de domination économique et politique et le fascisme en tant que variante idéologique la plus extrême de légitimation de cette domination sont deux formes d'un même projet : le maintien et l'adaptation des besoins de domination du capital et du capitalisme en tant qu'ordre mondial dominant.

Il est donc possible d'affirmer que le fascisme est, par essence, un phénomène des nations occidentales hégémoniques qui ont bénéficié de la configuration particulière du monde issue du colonialisme et du néocolonialisme. Et s'il peut s'exprimer dans des nations de la périphérie économique et politique, il sera toujours complémentaire des processus politiques dans les nations centrales.

Le néofascisme et la crise de l'Occident. Son expression américaine

L'hégémonie coloniale et néocoloniale a également impliqué l'hégémonie occidentale. Depuis la fin du XIXe siècle, on assiste à un processus de montée et de consolidation de la primauté américaine sur les autres puissances capitalistes. Les deux guerres mondiales ont joué un rôle fondamental dans ce processus. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis ont pu imposer leurs intérêts financiers dans le cadre des célèbres accords de Bretton Woods et, avec le plan Marshall, ils ont garanti le rôle subordonné et dépendant des élites européennes.

Malgré son image libérale et démocratique, la nation américaine est le résultat d'un processus d'assujettissement des races non anglo-saxonnes par l'identité blanche, anglo-saxonne et protestante. De l'esclavage pur et simple au pillage systématique de leurs terres et de leurs richesses. Les États-Unis modernes se sont construits grâce aux Noirs, aux Indiens, aux Latinos, aux Asiatiques, aux migrants européens incapables de s'intégrer dans le noyau dominant, aux femmes et aux travailleurs. Dans son livre *L'autre histoire des États-Unis* (Editorial Ciencias Sociales, 2012), le professeur Howard Zinn

reconstruit l'histoire de la lutte et de la résistance de ces identités.

Le projet politique américain porte donc en son cœur les germes d'un projet de ségrégation raciale et de suprématisme national qui, dans le cas américain (comme dans celui de tous les empires), est assumé comme une exceptionnalité divine. Les États-Unis d'Amérique ont été choisis par Dieu pour accomplir sa mission sur terre. Ils ont donc le droit de soumettre et d'envahir d'autres nations, par ailleurs "coins sombres du monde" (Bush Jr. dixit), afin de leur apporter la lumière de la civilisation et les valeurs américaines, considérées comme universelles.

Les décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale ont été une période de prospérité économique extraordinaire pour le pays. La situation économique de la classe moyenne s'est nettement consolidée. Mais cet essor s'est accompagné de la crainte de perdre le statut et la sécurité économique acquis. La classe moyenne américaine s'est donc enfermée dans ses préjugés et a cru fermement en des individus comme McCarthy, qui alimentaient ces craintes à des fins politiques.

Bien qu'il y ait eu des exceptions, le noyau conservateur du projet américain a trouvé dans ces secteurs de la classe moyenne la base sociale pour la préservation de son projet. Alors que les identités assujetties ont mené d'importantes batailles pour leurs droits au cours de ces années, le point culminant étant le mouvement des droits civiques, et qu'elles ont obtenu d'importantes avancées en termes de reconnaissance politique et sociale, le noyau idéologique qui a nourri et alimente le fascisme américain est resté intact.

Cette attitude néofasciste a été nourrie au cours des dernières décennies par plusieurs facteurs : les craintes des classes moyennes de la société, exploitées par les élites à des fins politiques ; les préjugés sociaux et de classe, hérités ou appris ; la détérioration du niveau de vie des classes moyennes depuis le début des politiques néolibérales dans les années 1980 ; les conceptions suprématistes et racistes qui sont à la base du projet national américain et qui ont été exploitées avec un succès si récent par un populiste comme Donald Trump.

Le déclin économique et politique des États-Unis en tant que principale puissance du soi-disant "Occident collectif" implique la crise de ce même Occident. Les facteurs sur lesquels reposait son hégémonie commencent à être remis en question et, dans de nombreux cas, activement surmontés. De nouvelles puissances régionales et mondiales capables de contester la géopolitique dominante émergent, comme la Russie, la Chine et l'Inde, pour ne citer que trois exemples. La Chine consolide sa position en tant qu'acteur économique, avec un potentiel de développement croissant. L'étalon dollar commence à être supplanté par d'autres monnaies dans les échanges internationaux. Enfin, les valeurs et les croyances qui ont sous-tendu le projet de domination de l'Occident commencent à être remises en question sur tous les continents.

Cette crise de l'hégémonie occidentale s'accompagne des conséquences sociales que des décennies de néolibéralisme ont laissées sur les populations, même dans les pays qui constituent le noyau dur du capitalisme. L'extrême droite et le néofascisme sont la réponse à ces crises. Et plus encore dans les sociétés où le dépassement révolutionnaire de l'ordre des choses dominant a été diabolisé.

Comprendre le fascisme uniquement en relation avec les projets défaits en Allemagne, en Italie et dans d'autres pays européens nous empêche de comprendre que le fascisme est un produit naturel des visions les plus conservatrices du capitalisme contemporain. Son populisme et son apparente lourdeur en matière de sécurité et de politique étrangère en font un élément très attractif pour les secteurs de la classe moyenne et les travailleurs qui voient leur vie devenir plus précaire et les niveaux de criminalité et d'insécurité augmenter.

Dans ce contexte, et compte tenu de l'interpénétration qui caractérise le capitalisme à ce stade de son développement, il est dangereusement naïf de considérer les manifestations de la montée du fascisme comme des éléments isolés. La force croissante de l'esprit maccarthyste et conservateur aux États-Unis,

sa haine pathologique des travailleurs, des minorités et de leurs expressions organisées, est symptomatique. Le fascisme et le néocolonialisme, en tant qu'outils de préservation des intérêts des élites, sont des forces vivantes et agissantes. Nous ne pouvons les combattre que par une prise de conscience, premier pas vers la création d'un large front de lutte à l'échelle internationale.

(Extrait de Mate Amargo)

<https://www.radiohc.cu/fr/especiales/exclusivas/331818-la-naissance-dune-nation-quelques-reflexions-sur-le-colonialisme-et-le-fascisme-aux-etats-unis>



Radio Habana Cuba